

serrant les mains de Nieuwerkerke, j'irai tout à l'heure vous remercier de tant de bonne grâce. Mais si vous restiez là, je serais avec vous, et non pas avec Raphaël ou Vinci.

Que se passa-t-il dans cette dernière effusion du poète vers les grands maîtres ? Je n'ai jamais pensé sans être ému à cet éloquent adieu aux chefs-d'œuvre du musée du Louvre par un homme qui allait ne plus rien voir.

Alfred de Musset dit une dernière parole à la Joconde et à la Fornarina ; après quoi, pâle et les yeux humides, il s'en vint remercier Nieuwerkerke de son exquise bonté :

— On voit bien, mon cher Nieuwerkerke, que vous êtes né grand artiste et grand seigneur.

C'était la première fois qu'on traitait un poète en souverain. Aussi, chaque fois que je serrais la main de Nieuwerkerke, Alfred de Musset y était pour quelque chose.

## XVIII

## LES BELLES INCONNUES

## I

Alexandre Dumas, qui sera toujours un grand moqueur, dit aujourd'hui qu'il n'a pas reçu de lettres de « belles inconnues », ces insatiables qui veulent tourmenter tous les esprits, faute d'avoir tourmenté tous les cœurs. Dumas joue ainsi au Don Juan qui ne daigne pas se souvenir de ses victoires féminines d'antan.

Pour être plus près de la vérité, je vous

dirai, sans faire de manières, que j'ai connu les « belles inconnues ». Si j'ai conservé un bon millier de lettres, dont quelques-unes prendraient feu toutes seules, ce n'est point du tout par fatuité. Je n'ai pas eu besoin de revenir de ce pays-là, n'y étant jamais allé ; mais une de ces dames m'ayant, par moquerie ou par défi, donné un meuble Louis XVI à vingt-six tiroirs sur chacun desquels est inscrite une lettre de l'alphabet, la dame m'a dit en riant : « Hormis des lettres de moi, on en trouvera de tout le monde. » Or, à cette heure, on en trouverait un tiroir tout plein, à ne pas pouvoir y loger une mèche de ses cheveux.

En effet, on m'en écrivait beaucoup, mais quoi de plus naturel ? J'étais, à ce moment, directeur de la Comédie-Française, où il y avait de belles épistolières : Rachel, Dorval, Brohan, Judith, Favart ; les dames et damoiselles des théâtres de genre, les étoiles de l'Opéra, les « dames aux camélias », enfin

toutes les aspirantes à l'amour et surtout à la renommée.

Il y avait alors, comme toujours, le théâtre du monde, où on joue la comédie, non moins flambante. Pendant toute une période, j'étais l'ami de ceux qui s'amuse, ce qui me condamnait, çà et là, aux travaux forcés du plaisir. Quoi qu'il en soit, si on publiait un jour les lettres pieusement ensevelies dans les tiroirs du meuble Louis XVI, on aurait une vision très édifiante du temps où j'ai vécu parmi les comédiennes du monde et du théâtre, sans compter quelques bas-bleus. C'étaient là les « belles inconnues ».

## II

Je recevais beaucoup de lettres anonymes, non pas beaucoup plus anonymes que les femmes du bal de l'Opéra ; mais, parmi les

vraies curiosités de la correspondance, combien de lettres qui ne sont que rabâchage ! Combien qui ont servi plusieurs fois, la dame étant toujours amoureuse, mais ayant changé d'objectif !

Sur ce chapitre des fantaisies amoureuses des « belles inconnues », Dumas vous parlera mieux que moi. Voici, par exemple, un fragment d'une lettre admirable qu'il m'écrivait à propos des deux derniers volumes de mes *Confessions* :

. . . . .  
 « Les belles connues, comme les belles inconnues, n'en veulent pas à l'homme célèbre qui divulgue l'amour qu'elles ont eu pour lui ou qu'il a eu pour elles, pourvu que ce soit à l'univers entier qu'il le divulgue. Laure ne reprochera rien à Pétrarque, ni madame Récamier à Chateaubriand ; et si madame de Warens se retrouve avec Jean-Jacques dans un autre monde, elle passe son éternité à le remercier de l'avoir déshonorée dans celui-ci.

Toutes les femmes sont prêtes au déshonneur qui les immortalise.

» Parmi celles qui sont venues chercher sans le savoir la renommée à votre confessional, il en est plusieurs, dites-vous dans la préface de ces derniers volumes, qui avaient passé par le mien. J'ai retrouvé, en effet, parmi vos pénitentes, quelques physionomies connues. Par nos études, par nos travaux, par la forme que nous donnons à notre pensée, dans le roman ou sur la scène, nous sommes ces refuges tout indiqués du carrefour populeux que toutes les agitées traversent. Elles ont beau venir de différents points de l'horizon, à un moment donné elles passent toutes par là. Elles nous racontaient leur histoire, et comme vous dites très justement, cette histoire était toujours la même. C'est qu'il n'y a pas deux histoires pour la femme, il n'y en a qu'une : l'amour.

» L'histoire n'est diverse que par les circonstances, les dates et les personnages ; mais

le fait et le sentiment sont toujours identiques.

» Elles sont ou elles ne sont pas aimées, elles aiment ou elles n'aiment pas, elles se sont données ou elles se sont refusées, elles voudraient se donner ou se reprendre, elles viennent nous demander ce qu'elles doivent faire et ne font que ce qu'elles veulent, quitte à venir nous demander encore comment elles vont se tirer de là.

» Elles sont sincèrement amoureuses ; elles ne savent pas comment elles ont été infidèles ; elles sont vraiment inconsolables et n'aspirent qu'à être consolées. Elles se déclarent très sérieusement à la fin de leur vie effective, et se sentent tout à coup et de très bonne foi à leur premier battement de cœur. Nombreuses sont celles qui nous mentent, plus nombreuses celles qui se mentent à elles-mêmes sans s'en douter et quelquefois jusqu'à en mourir.

» Nous avons vécu assez tous les deux pour entendre les mêmes femmes nous raconter

deux fois, trois fois la même peine, à propos de deux ou trois hommes différents ; et la dernière fois, elles ne se souvenaient pas plus du second que du premier. C'est pour cela que nous les écoutions, bien que l'un de nous les eût écoutées déjà. C'était toujours pareil et c'était toujours nouveau, comme tout ce qui est éternel, comme le soleil et comme la vie.

» Heureux ceux qui, comme vous, peuvent plonger incessamment dans leurs souvenirs sans en rapporter sur la face l'éternelle pâleur du sépulcre. Moi, je serais incapable de ces retours en arrière.

» Avez-vous tout dit ? Je me connais ; moi, je dirais tout. Ce serait abominable.

» Quand je regarde ce qui se passe autour de moi, je me considère comme un saint ; quand je me rappelle ce qui s'est passé en moi, je me tiens pour un monstre. Ne le dites pas.

» Bien tendrement à vous.

» ALEXANDRE DUMAS FILS. »

Toute la lettre est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre à la Dumas.

## III

Que vous dirais-je de plus à propos des « belles inconnues » ? Elles ne sont plus de notre temps ; mais le diable n'y perd rien. Elles sont en train, aujourd'hui, de prendre un bain de jeunesse à Trouville, à Dieppe, à Royan ou à Biarritz. Que les nageurs bien avisés les bercent dans la colère des flots !

Ne serait-ce pas le moment de raconter l'histoire de la « belle inconnue » d'Albéric Second ? Celle-là, vivant dans un château bien solitaire, s'était prise d'une belle passion pour le spirituel chroniqueur de l'*Univers illustré*. Elle lui écrit des lettres de flamme, exhalant un parfum endiable. Après avoir gardé l'onyme pendant toute une année, elle soulève

un peu son masque. Il lui écrit lui-même des lettres qui flambent. Ils n'y tiennent plus ni l'un ni l'autre. Elle l'appelle dans sa solitude. Il s'envole vers la dame. Un valet de pied le reçoit au pied du grand escalier et le conduit au seuil du petit salon. On est dans l'ombre des rideaux et dans l'ombre du soir. Le pauvre Albéric s'aperçoit alors que la désillusion marche avec lui. La dame a beau prendre le sourire de la jeunesse, elle est vieille, très vieille, plus vieille encore ; ce qui est plus grave, elle a les moustaches d'un grenadier et les sourcils de Jupiter tonnant.

Albéric Second se retire en bon ordre.